

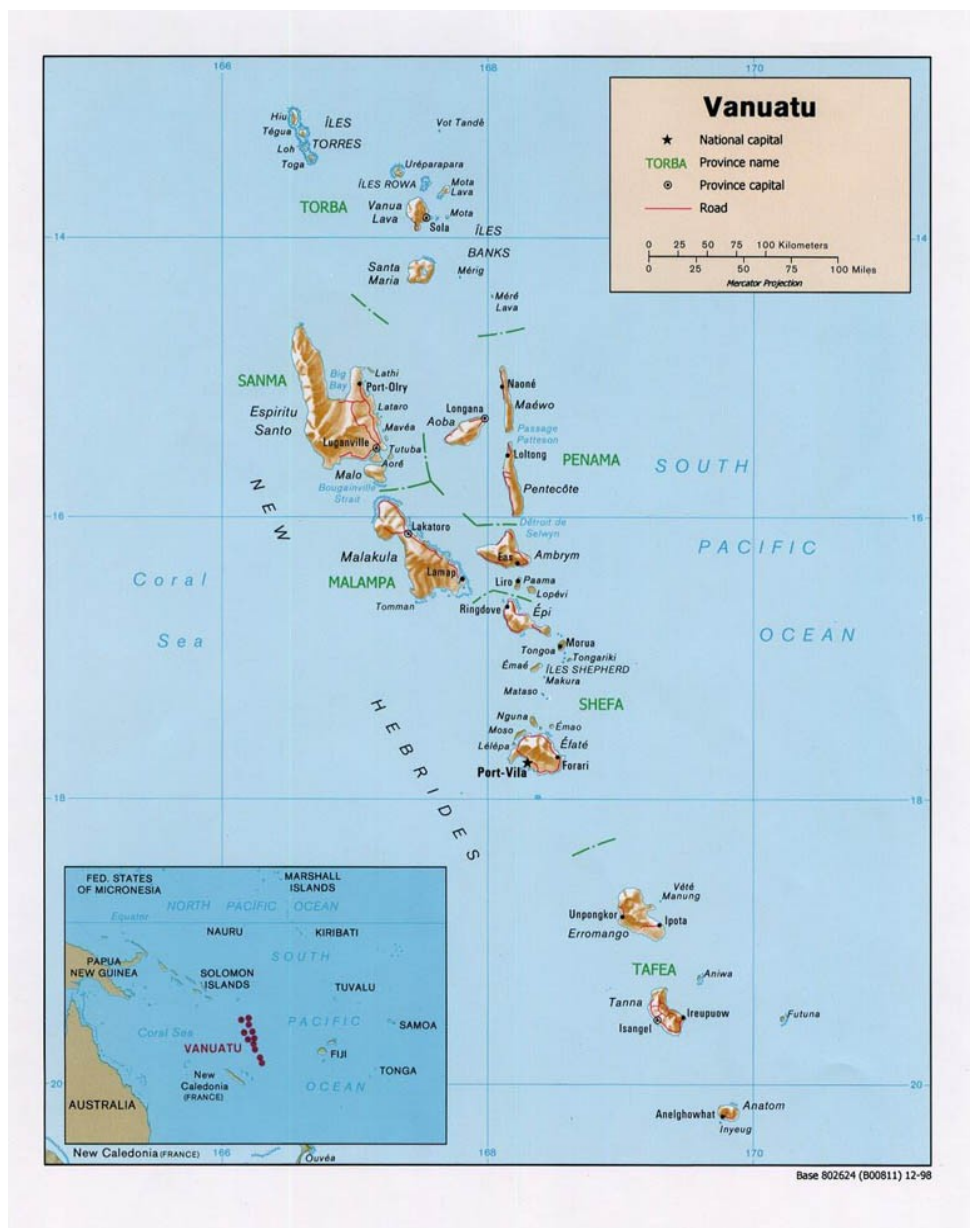
Compte rendu de mission de terrain

Date: du 20 juillet 2010 au 21 octobre 2010

Lieu: Vanuatu, île d'Espiritu Santo, village de Port Olry (nord est).

Financée par: Le LACITO (Langues et Civilisation à Tradition Orale) UMR 7107-CNRS et l'Université Paris IV Sorbonne.

But de la mission: étudier et récolter des données sur la langue sakao, parlée au nord-est de l'île (4000 locuteurs?) de manière à pouvoir rédiger une description et un lexique pour ma thèse de doctorat. Une courte grammaire¹ avait déjà été réalisée précédemment par Jacques Guy dans les années 70. Outre la rédaction d'une grammaire, il faudra aussi comparer mes données avec celles de ce dernier, de manière à voir si des changements se sont opérés en 40 ans et, de manière plus générale, enrichir les données.



¹ Guy, J.B.M. *A grammar of the northern dialect of Sakao*. Canberra : Dept. of Linguistics, Research School of Pacific Studies, Australian National University, 1974. 99pp

Déroulement du terrain.

Après avoir passé une semaine à Port Vila, la capitale du Vanuatu, pour obtenir une autorisation du Vanuatu Kultural Senta (VKS) puis 3 jours à Luganville, la seule ville de l'île de Santo, pour rencontrer le secrétaire général de la province de Sanma (équivalent de la région), je suis arrivé à Port Olry le 2 août au soir. Reparti le 18 octobre, je suis donc resté deux mois et demi sur le terrain. Sur place j'ai été logé chez une famille spécialisée dans l'accueil des visiteurs de longue durée tels les Peace Corps qui peuvent rester plusieurs années. Exceptés le grand père paternel et un enfant adopté, les membres de cette famille ne parlaient pas très bien le sakao (deux langues sont parlées dans le village, cf. plus bas). Il semblerait qu'il y ait eu quelques difficultés à me trouver une famille d'accueil et semble-t-il seule cette famille aurait accepté de me recevoir. Sachant que cet état de chose risquait de m' handicaper, j'ai décidé au bout d'un mois de me rendre quelques jours sur le plateau où le sakao était aussi parlé. Cela m'a permis d'entrer en contact de manière plus intime avec la langue

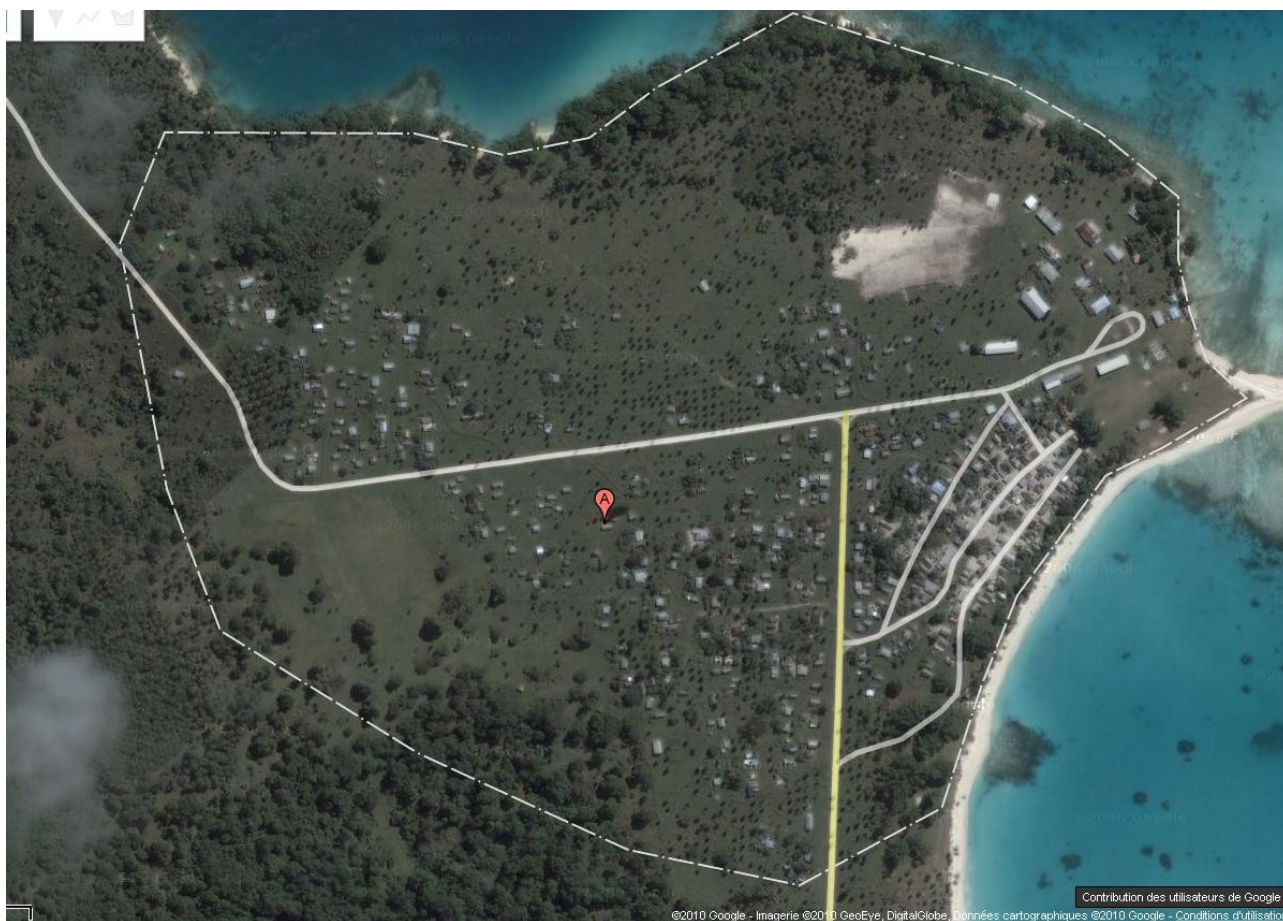
J'ai eu, par ailleurs, quelques difficultés à trouver des informateurs. Si, pour enregistrer les textes, il y avait toujours quelqu'un, pour la traduction, en revanche, la situation était plus ardue. Les gens, travaillant toute la journée, n'étaient disponibles qu'une heure tous les deux ou trois jours, ce qui ne me permettait pas d'avoir des informateurs réguliers. Finalement j'ai fini par trouver une très bonne informatrice, qui parlait un français impeccable. Comme elle travaillait au restaurant et qu'il n'y avait pas tous les jours des touristes, elle avait beaucoup de temps libre. Qui plus est, comme elle avait un salaire, elle n'avait pas besoin de travailler le coprah et n'avait pas besoin d'aller aller quotidiennement dans sa plantation de noix de coco (la première ressource financière des villageois provient de la vente de coprah). Elle avait en sus l'avantage de connaître très bien sa langue maternelle ainsi que la coutume en général (c'est la fille d'un chef), ce qui me fut d'une grande utilité pour comprendre les subtilités de certains textes coutumiers. Finalement grâce à elle et à son enthousiasme, nous avons réussi à transcrire et à traduire 4h30 de données. Nous avons récolté des textes de toutes sortes: des histoires coutumières, des recettes de cuisine, des détails sur la vie de tous les jours, des anecdotes personnelles et quelques conversations. Au total, une vingtaine de personnes de tous les âges ont été enregistrées. Si j'ai à peu près autant de locuteurs masculins que féminins, je n'ai en revanche que très peu de locuteurs de moins de 25 ans, la plupart des jeunes gens refusaient que je les enregistre sous prétexte qu'ils n'avaient pas le temps ou qu'ils ne connaissaient pas bien la langue.

Deux défauts sont donc présents dans mon corpus: une mauvaise répartition des tranches d'âge des locuteurs et des données presque exclusivement transcrites et traduites avec l'aide d'une seule et même locutrice. Il y a donc un risque qu'ait été occulté un certain nombre de variantes phonétiques et/ou phonologiques qui pourraient être attestées chez d'autres locuteurs. En cas de retour sur le terrain, il me faudra trouver davantage de locuteurs prêts à être enregistrés et à m'aider dans mes transcriptions et traductions.

Difficultés rencontrées

Outre la difficulté à trouver des locuteurs prêts à m'aider, j'ai eu un problème assez important avec le chef du secteur 1. Je pense qu'il est bon que cette aventure soit narrée dans ces pages.

Le village de Port Olry est séparé en 5 secteurs: les secteurs 1 et 2, situés à l'intérieur des terres sont en majorité composés de locuteurs du sakao et les autres, en bord de mer sont habités par des locuteurs du tolomako, langue parlée à Big Bay (cf. plus bas pour la situation linguistique à Port Olry) Sur la photo satellite suivante, le secteur 2 se situe à l'ouest de la route jaune et au sud de la route horizontale. Le secteur 1 se trouve au nord de la route horizontale:



Il se trouve que le chef du secteur 1 n'a cessé, tout au long de mon séjour, de me mettre des « bâtons dans les roues ». En effet, sur 3 mois, il a utilisé tout ce qui était en son pouvoir pour gêner mon travail. Dans l'ordre, on peut compter quatre ou cinq actions de sa part visant à me désarçonner

- il m'a fait convoquer par la police, convocation rapidement annulée grâce au chef de mon secteur,
- il a contacté le VKS, qui continua à me faire confiance,
- il m'a interdit l'accès au secteur 1, ce qui aurait pu être gênant étant donné que plus de la moitié des sakaophones résident dans ce secteur. Heureusement cela n'arriva qu'à la fin de mon séjour et j'avais déjà suffisamment de données,
- enfin, il a demandé au secrétaire général de la province de Sanma (équivalent de la région) de faire arrêter mon travail. Après une première lettre qu'on me conseilla d'ignorer, le secrétaire général finit par m'envoyer une lettre m'intimant d'arrêter immédiatement mes recherches sur la langue KEB (sic) jusqu'à nouvel ordre.

Finalement nous eûmes une réunion entre le Père du village, qui était en quelque sorte le vrai chef du village, le secrétaire général et moi même. Lors de cette réunion, le secrétaire général comprit qu'il s'agissait plus d'un harcèlement, certainement pour me soutirer quelque argent, que de plaintes justifiées et que le plaignant n'était en rien soutenu par le reste du village. Il fut alors décidé que je pouvais reprendre mon travail sans avoir à payer quoi que ce soit.

Toutefois, craignant d'éventuels problèmes pour revenir au village poursuivre mon enquête, je suis allé voir un des deux chefs coutumiers du village pour qu'il me fasse une lettre signée et tamponnée dans laquelle il disait que je pouvais retourner au village finir mon travail. J'apportai cette lettre au secrétaire général de la province le jour de mon départ. Cette lettre ayant une réelle valeur juridique, je ne devrais pas avoir de problème pour retourner finir mon travail. Lors de mon retour, je pense que je ferai ce que je n'ai pas fait: on organisera une grande réunion avec les chefs

dans laquelle j'expliquerai clairement mon travail et l'avancée de mes recherches.

La langue sakao

La langue sakao est parlée dans toute la pointe nord-est de l'île d'Esprit Santo. On peut diviser la langue en deux dialectes majeurs: le dialecte du nord, dont le village le plus important est Port Olry, est parlé dans la région nord et le dialecte du sud, appelé nekep, est parlé essentiellement dans les villages de Sara, Hog Harbour, Lorevulko et Kole 1 et, de manière plus générale, dans le sud de la pointe. Les différences entre ces deux dialectes sont minimes; la principale réside dans l'utilisation très fréquente d'un *n-* devant les substantifs en dialecte du sud (vraisemblablement un ancien article qui s'est figé), ce *n-* n'est pas utilisé en dialecte du nord, (comparer: Port Olry: *watyr*; Hog Harbour: *nwatyr*, chef; P.O.: *athlan*., H.H.: *nethlan*, ciel) Le dialecte du nord en revanche semble utiliser d'avantage de voyelles prothétiques (*boes* (HH), *oeboes* (PO): chien *noeth* (HH), *oennoeth* (PO): noix de coco).

La situation linguistique à Port Olry est assez particulière; en effet, dans ce village, deux langues sont parlées: le tolomako (non encore décrite) et le sakao. Le village est assez récent, à l'origine, les pères catholiques étaient allés chercher des gens de la région de Big Bay pour défricher la terre et convertir les gens du plateau. A cette époque, seules deux ou trois familles sakaophones résidaient au village et la langue principale était le tolomako, ce n'est qu'après l'indépendance que de nouvelles personnes sakaophones descendirent au village, ce qui obligea à défricher davantage de terre pour pouvoir y installer davantage de personnes; ainsi, en 1980, le village se réduisait aux seules maisons à l'est de la route jaune sur la carte: en 30 ans, ce dernier a doublé de superficie. Il semblerait donc qu'à l'époque où Jacques Guy fit son travail à Port Olry, il n'y avait encore que très peu de locuteurs du sakao présents au village. On s'aperçoit donc que, dès l'arrivée des premiers sakaophones, la langue sakao devait cohabiter et, d'une certaine façon, entrer en concurrence avec le tolomako. Cette concurrence tourne encore aujourd'hui à l'avantage du tolomako. Ainsi, si la plupart des locuteurs du sakao connaissent le tolomako, le cas inverse ne se vérifie pas. D'après les locuteurs, cela semble être dû à la complexité de la langue. Vraisemblablement, plutôt que de réelles difficultés syntaxiques, il s'agit davantage d'un problème d'ordre phonologique (le système phonologique du sakao étant plus complexe, il n'est pas rare que les tolomakophones ne respectent pas les oppositions pertinentes). Il apparaît par ailleurs qu'un certain nombre de locuteurs de tolomako comprennent fort bien la langue, mais refusent de la parler; plus par peur du ridicule que par snobisme. Dans le village, les deux langues sont aussi en contact fréquent avec le français; c'est la langue de l'éducation (la classe est assurée en français) et de l'église (bien que le bislama tende à la remplacer). Ainsi toute personne ayant été scolarisée parle ou à défaut comprend la langue de Molière. Dans une moindre mesure, l'anglais commence à entrer au village: grâce à l'arrivée de l'électricité, les villageois ont pu s'offrir des lecteurs de DVD. Or, il est encore difficile de trouver des films en français tant et si bien que la plupart des films sont vus en anglais sans sous-titre. De plus l'arrivée du tourisme, qui se développe, oblige aussi les personnes au contact des touristes à savoir parler anglais et français. Enfin le bislama, créole à base anglaise, langue officielle du Vanuatu, entre en conflit très fréquent avec le sakao et, bien que cette dernière résiste davantage, avec le tolomako. Ainsi les enfants à l'école, ne sachant encore parler qu'une des deux langues, communiquent pour la plupart en bislama. De la même manière, et la situation est plus inquiétante à ce niveau-là, en cas de mariage mixte avec des gens extérieurs ou dans une moindre mesure entre une mère sakaophone et un père tolomakophone (le contraire ne semble pas se vérifier), le bislama est employé à la maison en lieu et place du sakao. Il arrive donc que la première langue parlée par les enfants se trouve être le bislama. A ce titre, une observation assez intéressante semble bien illustrer ce phénomène: dans le village vivent deux frères de l'île d'Ambae; l'un a épousé une femme tolomakophone et l'autre une femme sakaophone. A la maison du premier, on ne parle que

tolomako, même le mari s'y est mis. En revanche, chez le deuxième, c'est le bislama qui est employé, et ce bien que le mari comprenne le sakao. Il est évident qu'on ne peut pas faire d'une simple observation une généralité, toutefois, nous pensons que cet exemple illustre bien l'impression que nous avons eu quant à la plus ou moins grande fragilité des langues. Nous fîmes par ailleurs un séjour sur le plateau dans un tout petit village anglican et donc anglophone; dans ce lieu, bien que la langue soit bel et bien vivante, le même problème se pose pour les enfants des mariages mixtes: les enfants apprennent d'abord à parler bislama avant de parler sakao. Il apparaît à ce titre que dans tout le « bush », les mariages mixtes aient tendance à augmenter et nous pouvons craindre un recul du sakao dans les prochaines générations.

D'un point de vue linguistique, le sakao semble avoir une phonologie assez complexe. Ainsi dans l'inventaire des consonnes semblent s'opposer un *r* roulé à un *r* battu (cf *perro* vs *pero* de l'espagnol) et à une fricative uvulaire comme le *r* du français. Bien que cela ne soit pas sans poser quelques difficultés pour un francophone, le principal problème réside dans le fait que la distinction entre les trois « *r* » semble varier en fonction du contexte phonétique et du locuteur. Pour le moment, nous n'avons pas encore réussi à distinguer quel est le facteur qui fait que certains locuteurs font la distinction et d'autres pas. La difficulté est encore plus grande pour ce qui est des voyelles. Le problème ne réside pas tant au niveau phonétique, mais davantage au niveau phonologique, les oppositions entre phonèmes vocaliques semblant dans certains contextes valables et dans d'autres non; pour l'instant, nous n'avons pas pu déterminer quels sont les contextes facteurs de variation mais l'analyse s'annonce des plus ardues. A cela s'ajoute des traces d'harmonie vocalique (comparer *amroviec wesi*, 'je suis très content' et *motoc wusi*, 'il pleut beaucoup'). L'analyse de la syllabe semble par ailleurs montrer que le *r* roulé peut aussi fonctionner comme centre de syllabe (cela pourra être une piste d'analyse intéressante pour expliquer les rares exemples de *r* roulé long). De manière plus générale, la langue a un inventaire de voyelles plus riche que les langues voisines, cela est probablement dû à la chute d'une syllabe dans le mot entraînant la refonte du système et la multiplication des voyelles. Cela explique aussi pourquoi il n'y a pas d'inter-compréhension même partielle avec les langues voisines, fait assez rare au Vanuatu.

Au niveau de la morpho-syntaxe, la situation semble plus simple: il s'agit d'une langue accusative SVO non PRO-drop. Les pronoms personnels sujets sont divisés en 4 nombres: le singulier, le duel, le paucal (anciennement un triel) et le pluriel. Il n'y a pas d'opposition entre inclusif et exclusif à la première personne non singulier. Syntaxiquement, les faits intéressants se situent dans la surabondance de prédicats complexes, dans l'emploi fréquent de l'applicatif et plus généralement dans l'usage des marqueurs TAM. Jacques Guy évoque la capacité agglutinante de la langue: cela ne nous a pas encore « sauté aux yeux. »

Travaux prévus pour les prochains mois

Notre travail dans les prochains mois va consister, dans un premier temps, à recopier les données sur Toolbox de manière à avoir une grosse base de données, ce qui devrait faciliter notre étude, puis très vite, à nous confronter aux problèmes morphologiques et à la morpho-syntaxe. En faisant nos analyses, nous devrions rapidement voir de nombreuses questions apparaître, ce qui pourrait nécessiter de faire un deuxième séjour de trois mois, l'été prochain. Lors de ce séjour, nous essaierons de travailler avec plus d'informateurs et de récolter des données sur le dialecte de Hog Harbour; cela devrait nous permettre de mieux comprendre la différence entre les deux dialectes. A ce titre, un chef de Hog Harbour a fait un dictionnaire de la langue et il nous a promis de nous en donner un exemplaire si nous revenons. Cela devrait être d'une grande utilité pour nous de pouvoir disposer de cet exemplaire.